Document généré le 23 avr. 2024 13:34

**24 images**

# *Le voyage* de Fernando Solanas

Jacques Kermabon

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22575ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1992). Compte rendu de [*Le voyage* de Fernando Solanas]. *24 images*, (62-63), 55–55.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

voire sur une civilisation, vue par le double regard d'un enfant et d'un adulte, qui ne permettra pas tant de retrouver les deux garçons que de découvrir que «la vie continue», malgré tout, après le «désastre»... Au début de cet été 1990, le peuple, sans doute pour oublier, s'intéressait autant à la Coupe du monde de football qu'aux suites de ce tremblement de terre, justifiant le cinéaste d'avoir recours à l'occasion à un montage approprié pour montrer en parallèle l'envers et l'endroit d'une même situation.

Le père et le fils tentent donc de rejoindre le village isolé de Koker, à travers un enchevêtrement de routes bloquées et de paysages dévastés (à l'occasion, ce spectacle dantesque fait penser, mais sur un tout autre registre, au ***Week-end*** de Godard). L'imagerie de ce «road movie» particulier a ceci de particulier qu'elle relève à la fois de la fiction et du documentaire. Plus exactement, il s'agit bel et bien d'une fiction, mais avec une «intrigue» qui a une allure documentaire, dont l'improvisation n'est pas absente, comme dans la merveilleuse séquence au cours de laquelle le père discute avec deux jeunes filles affairées à leur travail au bord d'un point d'eau, alors que le fond documentaire a été retravaillé: les «décors» de désolation ont été judicieusement sélectionnés et même réaménagés pour éviter le sensationnalisme et permettre la prise de vues en aplat (on le constate dans le fait que le film est à l'image d'un seul et interminable travelling latéral se bornant à ne cerner que le décor situé à l'avant-plan). Il en résulte un aspect épuré qui nous habite longtemps après la projection et qui élève le film, interprété par des non-professionnels, au rang d'une tragédie au sein de laquelle se rejoignent la vie et le cinéma. ■

*Gilles Marsolais*

## LE VOYAGE de Fernando Solanas

***Le voyage*** appartient à ces films que l'on aimerait aimer. La recherche de son père qui motive le périple de Martin à travers toute l'Amérique latine n'a de sens que parce qu'elle croise et permet un panoramique sur des pays en plein développement chaotique. Et Solanas veut dire, crier tout cela : l'injustice, la misère, la corruption qui sont le lot de cette partie du globe. Il ne se contente donc pas de peindre des problèmes interindividuels mais brasse le destin de ces nations. Un parti pris esthétique guide sa démarche, qui, évitant le champ-contrechamp et les plans rapprochés, tente de faire naître l'émotion par des plans larges, contemplatifs. Il entrecroise le «road movie», la fable – satire – politique, le conte, la magie, l'ombre d'une histoire d'amour avec force flash-backs et apparitions salutaires. On contemple sans ennui le voyage de Martin, on admire la puissance imaginative des visions de Solanas, son humour. Ah le président aux pieds palmés et la conférence des pays à genoux ! Mais, si on applaudit à deux mains, si l'on est émerveillé par ce travail,

par autant de trouvailles, d'idées, on en reste à cette admiration. Il ne se passe pas ce qui arrive lorsqu'ils réussissent, ces autres *visionnaires* que sont Fellini, Kurosawa, Ousmane, Angelopoulos, ce moment où un souffle nous emporte. Nous basculons de l'autre côté. À ce moment nous n'en restons pas à une admiration, nous épousons un autre imaginaire.

Quoi qu'il en soit, il sera urgent de revoir ***Le voyage*** lors de sa sortie en salle pour mettre à l'épreuve cette première réaction cannoise. ■

*Jacques Kermabon*

## BADUK de Majid Majidi

À la mort de leur père, deux jeunes enfants sont vendus par un inconnu qui les a pris en stop à un trafiquant d'enfants. Djafar sera utilisé dans un réseau de contrebande à la frontière entre l'Iran et le Pakistan, alors que sa soeur, Djamal, sera destinée à la prostitution en Arabie Saoudite (nommément pointée du doigt), via le Pakistan. S'il verse parfois dans le mélo, notamment par le jeu appuyé des adultes (qui y vont de longs râclements de gorge et de sourires entendus), et même si son environnement est un peu trop «propre» (enfants trop mignons, belles étoffes, etc., alors que l'on peut soupçonner une réalité beaucoup plus sordide) – résultat probable d'une censure omniprésente ou d'une forme d'autocensure –, l'intérêt relatif de ce film est qu'il se tient constamment en retrait de l'horreur quotidienne qu'il raconte: l'insoutenable n'est jamais montré (sauf la